

*Au sang de ses enfants, de vengeance égarée,
Une mère plonge sa main dénaturée ;
Et l'amour, l'amour seul avait conduit sa main.
Mère, tu fus impie, et l'amour inhumain.
Mère ! amour ! qui des deux eut plus de barbarie ?
L'amour fut inhumain ; mère, tu fus impie.
André Chénier, Poésies antiques*

Mères tragiques de la mythologie grecque et romaine,

reines terrifiantes et infanticides de la Perse antique, princesses arabes sanglantes de l'ère antéislamique, mères ordinaires tellement dominatrices et castratrices, enfouissement de ces capacités mortifères et délétères symboliques chez un grand nombre de femmes autour de la Méditerranée, à la différence des femmes nordiques ou asiatiques, moins exprimées dans leurs passions ou les exprimant différemment, il y a lieu de s'intéresser et de donner un début de réponses à cette problématique ainsi posée. Bien sûr, on retrouve les mêmes caractéristiques chez les autres peuples, mais il est plus homogène de parler de ce qui est facile à rapprocher et immédiatement identifiable entre le Même et l'Autre : on ne peut vraiment établir une synergie de la compréhension entre les Méditerranéennes, les Asiatiques et tous les autres peuples dispersés sur la surface de la terre.

La cohérence est largement possible dans la sphère méditerranéenne qui a étendu ses caractéristiques religieuses tant au monde proche qu'aux peuples anglo-saxons, américains du Sud, européens du Nord ou de l'Est, australiens, à l'exception de ceux des pays asiatiques.

Une étude comparative entre tous les peuples et les possibilités d'y être Mère est quasi impossible, ce qui justifie cette approche centrée sur la Méditerranée comme origine de toute

la civilisation prédominante actuellement dans le monde, tant chrétienne que musulmane ou juive avec une trace palpable de tout ce qui a préexisté comme civilisations antérieures et que les trois monothéismes ont incluse dans leur culture la plus profonde et souvent la plus inexplicable...

Matriarches, marâtres, matrones, viragos et autres substituts féminins et maternels horribles sont très répandus : on ne peut que se demander pourquoi l'existence de tels personnages terrifiants quand la Féminité et la Maternité sont plutôt des qualités et des états bénéfiques, envisagés toujours comme positifs et valorisés, doux et capables de tendresse.

Après une très longue réflexion sur les femmes et le féminin à travers les cultures, les époques, au gré de la réflexion multiple (philosophique, médicale, psychanalytique, historique, etc.), l'auteur se demande là, dans ce livre, si les leviers de compréhension tant du Féminin que de son rapport au Masculin ne sont pas tous conditionnés par la Mère et les Mères, véritable « civilisation et culture maternelles », au point de se demander sérieusement : est-ce que cette idée présumée de Matriarcat archaïque n'est pas une réalité du temps où l'on ne savait pas la réalité et les règles biologiques de la fécondation et de la reproduction ?

(Ce questionnement est possible et même vraisemblable si l'on analyse la première statuaire jamais exhumée dans le monde, datant de 30 000 ans : ce sont des femmes gravides ou des corps féminins énormes et puissants, parfois, rarement, des femmes sculptées avec leur bébé sortant de leur corps ; cette collection impressionnante de statues trouvées dans un site entre France et Italie n'a pas du tout son équivalent masculin).

La bataille autour de la réalité d'un matriarcat dans l'histoire humaine fait toujours rage, les uns l'affirmant comme tangible, les autres comme un mythe ou comme une construction aberrante et même délirante autour de ce règne sans partage des femmes quand elles dominaient le monde et même les hommes...

... Les femmes dominatrices, parce que Mères, ont profondément influencé la psychologie tant des filles que des garçons, eux-mêmes déterminés en tant qu'hommes et femmes par ce conditionnement précoce... il n'a jamais été envisagé dans un spectre large ce que la personnalité et la psychologie des mères impulsaient sur l'ensemble de l'humanité : je dirais qu'elles secrètent aussi bien la violence sur les enfants que la haine et l'agressivité.

Sinon comment expliquer que les guerres ravagent l'humanité, que le crime, les tortures, les viols, les exactions, les assassinats continuent à ravager le monde et les humains entre eux ?

Pourquoi certains êtres humains sont-ils des tyrans, des despotes, des criminels et des bourreaux ? N'ont-ils pas eu de mère et qu'est-ce qui dans la relation à cette mère a failli pour qu'ils soient fous, délirants, meurtriers, sadiques et remplis de haine ?

Une humanité sans agressivité est-elle un jour envisageable ou cette idée est-elle quelque chose de comique et de risible, d'utopique et d'infantile ?

Cette agressivité ne se love-t-elle pas dans le cœur des mères, dans l'éducation et les relations précoces entre elles et leurs enfants, dans la sublimation de toutes les tendances sadiques et masochistes impulsées dans leurs contacts verbaux et infraverbaux, dans leurs manipulations du corps des bébés et des jeunes enfants, dans la « correction » qu'elles administrent à leur progéniture, dans les coups et les violences portées sur l'organisme des garçons et des filles ? Dans leur agressivité verbale, certainement encore plus nuisible et plus délétère que les coups et les horions ?

L'auteur pressent le rôle fondamental des Mères sur leurs enfants des deux sexes : mais ce qui a attiré son attention, c'est le statut, le rôle, l'état et la puissance des Mères dans les trois monothéismes, et très spécifiquement chez les Sémites, juives ou musulmanes, et par extension à toutes les aires méditerranéennes, par cooptation, par contiguïté, par cette cohérence civilisationnelle évidente de la Méditerranée.

Or, depuis très longtemps, ces Mères ont fait penser à l'auteur qu'il y avait une sorte de déterminisme et de fatalité tragique dans la maternité, dans la relation de la mère à ses enfants, et surtout dans « le règlement de compte » sur ses descendants qu'opère la femme-épouse quand le couple formé avec le père ne marche pas :

1- La femme se venge, consciemment parfois, inconsciemment dans l'écrasante majorité des cas, sur ses enfants,

2- Elle n'aime, en réalité et au départ, que son époux, les enfants ne sont que le produit de cette relation : leur destruction, réelle, symbolique ou imaginaire a permis à l'auteur d'inventer « Le

ouverte des fresques du Tassili. Henri Lhote. Artaud. Paris 1958.



Complexe de Médée » sur lequel est construit ce livre (in *Le Monde arabe au féminin*, L'Harmattan, Paris, 1985, puis dans les rééditions de 1988, 1990, 1998).

Cette idée de Médée personnage présent chez toutes les mères, est née entre 1975 et 1984 chez l'auteur, à un âge où elle ne pouvait pas comprendre l'intime de la relation entre Mères et enfants, elle était trop jeune et pas encore avancée dans ses études et dans les différentes disciplines qu'elle choisit d'étudier ! Ce n'était qu'une intuition.

L'auteur se demande pourquoi, si tôt dans sa carrière de psychiatre et de psychanalyste, s'est imposé à elle ce concept de mères si abusives qu'elle en fit une élaboration symbolique de type freudien, construite sur le modèle ontologique de l'Œdipe, tel qu'inventé par la psychanalyse, Freud ignorant que les filles et les femmes autour de lui sont aussi « significatives » que lui-même, comme fils, comme amant de la mère, comme père incestueux, comme partenaire insuffisant... « L'insuffisance » n'a jamais été corrélée qu'au féminin et aux femmes.

C'est également au déficit du corpus freudien concernant les Femmes et le Féminin que vient s'ajouter ce « Complexe de Médée », autour de l'idée que le rôle du féminin est probablement plus influent sur les constructions psychologiques conscientes et inconscientes de *tous* les individus, mâle *ou* femelle, qui constituent l'humanité.

La sauvagerie de la parturition est un début explicatif à ces élaborations, la perte du sang acceptée de façon passive, l'avortement sanglant du fœtus hors du corps, le fait de recevoir l'homme à l'intérieur du corps, font que les femmes ne sont pas les poupées fardées et douces dans leurs rondeurs, mais des êtres profondément capables de « sang », c'est-à-dire après la sublimation qui consiste à accepter de subir tous les mois le flux menstruel, l'intériorisation de la violence « naturelle », l'épanchement de sang...

Leur psychologie est construite sur le mode de la répression, à l'intérieur de leur corps et de leur psyché, d'éléments archaïques dans l'histoire biologique de tous les êtres et des femelles en particulier, animalité sans partage, et d'éléments acquis par la civilisation, l'évolution de l'espèce humaine et la violence avec laquelle toutes les cultures les ont réprimées et asservies : les forces libératrices hors du corps, hors de la psyché, de leur propre violence – elle est « tellurique » –, ont fait des femmes des êtres

profondément aptes au plus grand déchaînement de violence, d'agressivité, de virtualités meurtrières et sadiques, conscientes, inconscientes, réelles, symboliques et imaginaires. C'est là la thèse de notre livre.

La Méditerranée tout entière s'y prête car son histoire mythologique, ses légendes et épopées sont fabuleusement riches de ces personnages féminins illustrant toutes les hypothèses ici soulevées.

Si l'on cite simplement les plus connues, les seules Grecques de l'Antiquité, on retrouve une pléiade de femmes et de typologies féminines.

Parmi les Mères, Clytemnestre, Hécube, Andromaque, parmi les Épouses, Pandore, Pénélope, Alceste, Déjanire, Andromède, Phèdre, Hippodamie, Eurydice.

Les Amantes se sont illustrées à travers Thisbé, Psyché, Briseis, Pasiphaé, Galatée...

Les Vierges héroïnes sont connues grâce à Iphigénie, Polyxène, Daphné, Chrysis.

Ont été séduites, Alcmène, Europe, Io, Ariane, Danaé, Sémélé, Callisto, Clytie, Antiope, Hippolyte, Penthésilée.

Ont été des Séductrices, Hélène, Myrrha, Médée, Omphale,

Toutes sont des femmes de la mythologie grecque, mortelles ou déesses.

En effet, qu'elle soit sœur, fille, mère, épouse, séductrice ou séduite, soumise ou dominatrice, la femme tient, dans la mythologie grecque, un rôle absolument irremplaçable.

Il en est de connues, Hélène ou Andromaque ; d'autres un peu moins, Myrrha, Clytie ou Polyxène.

Mais toutes ont quelque chose d'attachant, de mystérieux, d'émouvant, de féminin, donc.

On a retenu pour notre ouvrage Médée.

Médecin psychiatre, **GHITA EL KHAYAT** (1944) est installée à Rabat. Auteur de très nombreux ouvrages et articles, notamment sur la condition féminine dans le monde arabo-islamique, elle propose dans un ouvrage paru en Italie (*Il complesso di Medea, L'ancora del mediterraneo*, 2006) de réfléchir à ce qu'elle nomme « Complexe de Médée ». Ce passage est extrait de la préface de cet ouvrage, toujours inédit en français.